

Il y avait dans la Maison deux ou trois endroits où Sauterelle aimait à se retrouver. Comme la cour, par exemple, à la nuit tombée. C'était des coins où en lui, « ça pensait bien ». C'était la raison d'être de ces endroits, ils existaient pour qu'on puisse s'y tapir, se soustraire au regard des autres et penser. D'une façon étrange, ces lieux facilitaient ce qu'il appelait « la pensation ».

La cour permettait de s'éloigner de la Maison, et donc de la voir à distance, avec du recul. Parfois, la bâtisse lui faisait l'effet d'une ruche ; parfois, elle se transformait en jouet – une boîte en carton peint au toit amovible. Elle contenait tout un tas de personnes, des meubles, les objets les plus divers, et on pouvait les regarder bouger et évoluer en soulevant le toit. C'était drôlement chouette.

La maison dans laquelle, *Mariam Petrosyan*

J'ai fait une thèse de maths. Après ça, je n'ai pas continué dans la recherche. Je n'ai pas fait de postdoc. Je n'ai pas non plus choisi l'industrie, le privé. Et je vais très bien. Depuis deux ans, j'ai eu beaucoup de temps. C'est un temps qui a été très important pour moi mais dont il est difficile de faire le récit. Je voulais écrire pour moi-même un genre de bilan, une trace de ce que ces mois ont changé pour moi. En discutant de cette idée avec un ami, il m'a convaincu qu'il y a dans ces réflexions quelque chose à partager. C'est l'objet de ce texte. Ce partage m'impose d'explicitier certaines choses, de préciser d'où j'écris.

J'ai grandi en France, dans une famille de classe moyenne, diplômée, sans problème d'argent. J'ai fait d'excellentes études scientifiques, j'ai pu faire ce qui me plaisait, ce qui attisait ma curiosité. Pour mon doctorat, j'ai pris le temps de choisir un domaine des mathématiques qui m'amusait. J'ai eu la chance de le mener dans un labo bien doté, avec un directeur de thèse sympathique, reconnu scientifiquement, très disponible et avec qui je me suis bien entendu. J'ai travaillé sur des problèmes intéressants, de façon réellement collective, en passant de longues heures à discuter devant un tableau noir avec des collaborateur·ices dont certain·es sont devenu·es des ami·es. Ces discussions ont abouti à quelques résultats importants dans leur domaine. Évidemment, j'ai eu les longs passages à vide de la thèse, le syndrome de l'imposteur des premières années, la difficulté à travailler quand d'autres aspects de la vie me déprimaient, les longs moments à me questionner sur le sens de passer tant de temps à prouver quelques théorèmes qui ne changent rien à rien. Mais dans l'ensemble, j'ai eu

d'excellentes conditions pour faire de belles maths avec des personnes agréables et bienveillantes. Et pour autant, j'ai préféré ne pas continuer.

En fin de thèse, le sentiment qui dominait en moi était d'avoir plus ou moins fait le tour de ce que je voulais voir dans la recherche. Si faire des maths m'amuse toujours, je ne vois plus de sens à mettre autant de temps et d'énergie dans la preuve d'un théorème. Je suis content d'avoir participé à façonner de beaux objets abstraits pendant ces quelques années, mais les questions que ces objets posent ne me hantent pas. Je vis assez bien sans savoir si telle ou telle quantité effectivement converge. Et si un jour ça me hante, il sera toujours temps d'en refaire. J'ai donc décidé d'arrêter. Ce choix a suscité beaucoup d'incompréhension autour de moi. Il tranche avec certaines croyances et représentations que j'ai vues régner dans le milieu de la recherche. Au premier rang de ces idées, celle selon laquelle être chercheur·e est la meilleure des places possibles dans la hiérarchie des métiers et de l'intelligence. Pour ma part, j'étais et suis convaincu qu'il y a d'autres chemins de vie, foisonnants, justes et joyeux, qu'il aurait été dommage d'ignorer contre quelques apparences de réussite et une illusion de sécurité.

Ce texte est anonyme. Ce n'est pas évident de signer un texte qu'on pense partager tout en sondant des pensées assez intimes. J'ai décidé de faire l'un sans l'autre. Ce flou a une autre justification : une bonne partie des réflexions de ces pages ne sont pas les miennes. Elles traversent les discussions de doctorant·es déçu·es, de postdoc qui doutent, de maîtres de conf démissionnaires. Alors autant les laisser flotter libres de tout auteur.

Drogo resta seul et se sentit pratiquement heureux. Il goûtait avec orgueil la décision qu'il avait prise de rester, l'amère satisfaction de renoncer à de petites joies sûres pour un grand bien à longue et incertaine échéance (et peut-être y avait-il en dessous l'idée consolante qu'il aurait toujours le temps de partir).

Le désert des Tartares, *Dino Buzzati*

“C’est dommage...”, “C’est triste...”. Cette réaction m’a souvent surpris quand je faisais part de mon départ de la recherche. Je l’ai entendue dans la bouche d’un chercheur reconnu proche de la retraite comme de postdocs en pleines candidatures. Elle m’étonne encore et j’ai du mal à la comprendre. Pour qui est-ce triste ? Pour la personne avec qui je discute ? Je comprendrais que je manque à celles et ceux avec qui j’ai eu plaisir à travailler, mais les autres ne me croisent qu’une fois par an, à tel ou tel exposé, voire ne font pas les mêmes maths que moi et nous n’avons aucune interaction scientifique. Est-ce pour la Recherche, la Science ? Ce serait étonnant d’être surpris·e ou triste du départ d’un jeune chercheur d’un système qui forme et fait miroiter un poste à bien plus de candidat·es qu’il n’y a de places. Dans ce contexte, tout départ volontaire serait plutôt une bonne nouvelle pour tout le monde. Peut-être est-ce dommage pour la Société, du gâchis, un investissement non rentable, tant d’années à apprendre ces choses pour ne pas les exploiter, à ne pas faire ce pour quoi on a été conçu. Mais qui a envie de la vie d’un aspirateur électrique ?

Où alors est-ce triste pour moi ? Et pourtant je n’en ai pas l’air ! Cette compassion permet sans doute de se rassurer soi-même, de rafermir la croyance diffuse qu’un poste dans la recherche est le Graal que tout un chacun devrait vouloir obtenir : c’est la fin de l’errance, la promesse d’une vie bonne. Refuser cette voie ne peut être qu’un renoncement, pas vraiment volontaire, tout de même un peu un échec, auquel il est bon de compatir... Pourtant, poste ou pas, il y a un certain nombre de bonnes raisons de ne pas vouloir passer trop de temps dans la recherche.

Dans ce métier, il y a une forme de fusion entre la valeur personnelle et les réalisations scientifiques, une identification de soi à son emploi. Cela peut paraître caricatural, digne des rêves les plus fous d’un manager tordu, et c’est difficile de décrire cet état d’esprit car c’est un milieu où les personnes sont plutôt sympathiques au premier abord, où l’on

se tutoie, où la hiérarchie n’est pas si formelle. Mais sous cette surface, tout le monde sait quand même qui est fort et qui ne l’est pas, qui l’est plus que qui. Qui publie où, combien vaut tel ou tel journal, et corollairement, combien on vaut. C’est, en quelque sorte, un milieu de bons élèves qui rejouent la hiérarchie scolaire. Et pour conséquences, j’y ai un peu ressenti et beaucoup observé chez d’autres cette culpabilité bizarre de ne pas en faire assez, la mauvaise conscience comme force motrice du travail, la honte de ne pas réussir comme on le devrait, de ne pas (se) poser de questions assez intéressantes.

Je pense que c’est une spécificité de la recherche : quand on est enseignant, boulanger, manager de fast food ou paysan, la légitimité à exercer son métier n’est pas continuellement remise en cause dans une sorte de compétition internationale de tous ses collègues. Je ne crois pas que ce climat soit nécessaire à l’activité consistant à se poser des questions et essayer d’y répondre. Il est en revanche le produit logique de tous les processus de sélection et de notation qu’ont dû traverser celles et ceux qui ont suivi cette route de la maternelle à la carrière universitaire (et dont une partie de l’activité professionnelle consiste à s’entre-évaluer article après article, concours après concours). Ce parcours forme un rapport spécifique à l’estime de soi, à la dépendance à la reconnaissance, au regard sur les autres, qu’il est difficile de questionner vraiment en restant là dedans.

Je parlais plus haut de la sympathie des rapports entre collègues, c’est quelque chose qui m’avait frappé et plu dans mes premiers contacts avec ce monde : peu de processus formels, une familiarité bonhomme, l’idée d’une activité guidée davantage par la passion que la contrainte. Quelques années plus tard, je suis revenu sur ce tableau. Certes, on y croise des personnes formidables, et de vraies amitiés s’y nouent. Mais l’illusion de camaraderie ne rend que plus violent le pouvoir quand il s’exerce plus ou moins masqué, les abus camouflés de non-dits, les hypocrisies

réelles. Je ne compte plus le nombre d'étudiant-es que j'ai rencontré-es en dépression à cause d'une direction de thèse toxique. Une pensée à celui qui a subi pendant des années des montagnes russes de chantage à la soutenance et au visa alternant avec des demandes d'écriture d'articles, qui a essayé de se défendre, et n'a trouvé aucune aide auprès des personnes dont c'était le rôle. Il a du quitter le territoire sans soutenir, emportant avec lui des troubles psy causés par ces années difficiles. Quant à son ex-directeur de thèse, il est toujours aussi reconnu qu'avant. J'ai aussi croisé des petits empereurs, qui font le jour et la nuit sur trois couloirs et deux revues, à qui on passe les commentaires sexistes, racistes, le mépris. Et ce sont des choses qui se savent, on en parle en sortant prendre une bière ; mais quelques jours plus tard, c'est peut-être avec eux qu'on prendra une bière en portant le masque de l'amitié, ou à qui on enverra telle demande de recommandation, tel article. Alors le bruit court, mais ne jaillit pas. Ces personnages ne sont pas des exceptions, leur existence est permise par un milieu où peu de monde a l'intelligence émotionnelle et le courage

de remuer la vase, quitte à faire des vagues. Il est nécessaire aux bons élèves d'être bien vus... Ce n'est peut-être pas mieux ailleurs, mais ce n'est pas moins sordide ici. Et il y a des lieux où l'on prend bien mieux soin, individuellement ou collectivement, des existences qui s'y déploient.

J'ai rencontré de nombreuses personnes qui semblaient assez malheureuses dans la recherche. Quand on en parlait, ce qui est revenu plusieurs fois, c'est qu'elles n'envisageaient pas pouvoir faire autre chose. Je trouve ça effrayant. Les parcours de vie qui mènent à ce métier sont peut-être divers, mais celui, majoritaire, du rail des bonnes études de l'enfance à la carrière m'a l'air d'enfermer ses passagers dans un couloir si étroit qu'ils ne peuvent ni ralentir, ni faire d'écart, de peur de ne jamais pouvoir revenir. En fait, la possibilité même d'un écart est dure à envisager ; sur ce parcours de bons élèves, ils n'en ont jamais fait. Alors transgresser, sécher les cours une année juste pour voir ce que ça fait, ne pas valider (et non pas sécher tout en sachant réussir l'examen, ou ne pas réviser pour mieux réussir), comment oser ?

Essaie de choisir avec soin, Arren, lorsqu'il faudra faire de grands choix. Quand j'étais jeune, j'ai eu à choisir entre être et agir. Et j'ai sauté sur la seconde solution (...). Mais chacun de tes gestes, chacun de tes actes, te lie à lui et à ses conséquences et te force à agir encore et toujours. Il est donc très rare de rencontrer un espace, un moment comme celui-ci, entre deux actions, où il soit possible de s'arrêter et se contenter d'être tout simplement.

L'ultime rivage, Ursula K LeGuin

Après la thèse, je voulais avoir le temps d'être libre. De pouvoir suivre des pistes et les laisser. Stop. Non. En fait, raconter ça comme ça ne reflète pas la réalité. Re commençons. Il n'y a pas vraiment de avant et de après la thèse. La thèse s'est terminée, le reste de ma vie a continué. J'avais plus de temps, alors d'autres choses ont pris la place ainsi libérée. Je ne raconterai pas ce temps là car j'en suis incapable. J'ai constaté qu'il m'était très difficile de mettre en récit le temps qui s'écoulait. "Qu'est-ce que tu fais en ce moment ?" (qui est le pendant plus sympathique de "Tu fais quoi dans la vie ?") est devenu une question compliquée. Pendant la thèse, le travail, les études, c'est facile, il suffit de parler de ça. Et même si depuis deux semaines ça ne m'a pas vraiment occupé, ça donne une

base de réponse qu'on peut étendre, ou non. Sans cette béquille, j'essayais de rendre cohérentes les dernières semaines, de tisser des moments ensemble et d'en faire une histoire avec un minimum de fil conducteur. "Je suis au chômage après une thèse" ne dit rien d'intéressant. Souvent je m'en tirais en partant de "Je vis avec des ami-es". C'était un peu bizarre comme réponse. Quand plus tard j'ai fait un peu d'enseignement, ça m'a servi de base. C'était aussi absurde comme réponse : ça me prenait une poignée d'heures par semaines. Autant dire que ça n'illustrait pas vraiment le temps qui s'écoulait.

Et pourtant je faisais des choses, et si parfois je m'ennuyais, ce n'était jamais longtemps. Mais rendre visite à quelqu'un-e, passer plusieurs jours à apprendre ceci, à fabriquer cela, essayer de prendre

soin d'un groupe d'amis, lire, essayer, rater, penser, agir, se balader, tout ça remplit le temps et trace une vie, mais ce n'est pas un projet. Le raconter c'est en trahir l'essence, car on raconte alors des activités. Et les fois où j'ai essayé de le faire, je me suis senti très illégitime d'y trouver de la valeur, car aucune de ces activités n'est incompatible avec un 35h. Pas comme un grand voyage, une passion prenante, une activité politique intense. Non, pas d'incompatibilité dans le contenu de ce que je faisais, mais dans le rapport au temps que je commençais à avoir et qui rendait possible, justement, de pouvoir voguer entre ces différentes choses. Je pense que ce sentiment d'illégitimité était lié à l'idée que le temps doit d'être rentable, si ce n'est pécuniairement, au moins en terme d'expérience, que je devrais être capable d'en rendre compte. Me défaire de ce sentiment a été un acquis important de cette période là.

Mon rapport au temps qui s'écoule a été le premier obstacle que j'ai rencontré. J'avais l'impression étrange que le temps n'avancait pas. Ou alors qu'il avançait mais que je ratais quelque chose. C'était étrange, mon quotidien n'avait pas beaucoup changé depuis la fin de la thèse, mais le passage du temps était modifié. Il m'a fallu réfléchir un moment (ça tombe bien, je le pouvais) et les compétences d'hypnose thérapeutique d'une amie pour comprendre ce qui me bloquait. En fait, la thèse me donnait une validation du temps, une validation extérieure à moi-même, par un cadre, une institution qui me dépasse. Et même si je ne faisais pas de recherche pendant une semaine, quelque part, la thèse avançait et je pouvais prendre le temps de faire autre chose. Là, je me retrouvais propulsé dans un temps sans cadre englobant qui le valide. C'était la première fois... depuis mes trois ans et l'entrée en maternelle. Les vacances ne comptent pas, elles s'inscrivent toujours *entre*. C'était assez perturbant de me rendre compte que j'avais un mécanisme aussi nul que celui là. Que je vivais différemment une journée à faire du pain selon mon inscription ou non dans une formation universitaire. Petit à petit ça m'est passé, et à force

de me débattre dans les remous du temps vide, j'ai appris à nager.

Apprendre à nager plutôt que regagner la terre ferme et rassurante, c'est une image qui m'était venue assez tôt. Je pense que ça a marché. Il y a quelques moments que j'ai mal vécus, des dépressions passagères quoique pas simples, liées certes à des petites tempêtes affectives mais surtout à ma façon de me projeter dans le futur, de ce que ça fait à mon présent, et donc in fine à mon rapport au temps. Mais j'avais le temps et les ressources pour creuser ce qui n'allait pas, comprendre quelques bases de psychologie (la thérapie des schémas, les TCC), et par là mieux me comprendre. Notamment, comprendre tout ce que ma carrière de bon élève a inscrit en moi comme mécanismes affectifs et relationnels.

Accepter que le temps ne soit pas validé par un grand projet qui se déroule, ça m'a poussé, je crois, à donner des bases plus solides à mon estime de moi. Ça m'a aussi fait voir d'un autre regard le rapport aux réussites, aux accomplissements, qu'il y a notamment dans la recherche, mais qui la dépasse largement. Que des activités quotidiennes et de soin donnent au temps moins de valeur qu'un grand récit qui se déploie n'est, je pense, pas neutre, mais une marque du patriarcat sur la façon de penser nos vies. Ursula LeGuin en parle avec son concept de fiction panier : les histoires qu'on raconte sont toujours les récits de chasses, pas celles du désherbage des tomates ou du repas qu'on prépare pour quinze. Dans la recherche, les histoires qu'on raconte sont toujours celles de telle preuve difficile de tel théorème compliqué, pas celles du temps qu'on a passé à préparer un cours ou à discuter entre deux portes avec tel·le étudiant·e qui ne va pas bien. Et ces histoires forgent en retour nos représentations de ce qui compte, de ce qui est important, de qui est important, de qui compte. L'une des transformations que j'aimerais retirer de cette période, c'est de vivre une vie où les histoires de panier prennent plus de place que les autres. Ça passe notamment par donner sa place à l'amitié, aux liens, et remettre le travail à la sienne.

Plus tard, seul dans sa chambre, Drogo comprenait ce qu'était la solitude et il pensait aux factionnaires qui, à quelques mètres de lui, marchaient de long en large, tels des automates, sans s'arrêter jamais pour reprendre haleine. Ils étaient des dizaines et des dizaines à être réveillés, ces hommes, tandis que lui était étendu sur son lit, tandis que tout semblait plongé dans le sommeil. Des dizaines et des dizaines, se disait Drogo, mais pour qui, pour quoi ?

Le désert des Tartares, *Dino Buzzati*

Il y a beaucoup de *je* dans les paragraphes précédents, ce sont les fruits d'un *nous* plus large. Durant ces années, j'habitais avec des ami-es. En fait, on ne faisait pas qu'habiter, on vivait ensemble, c'est à dire qu'on expérimentait ce qu'une vie collective peut vouloir dire, dans toutes ses dimensions. Parler de nos émotions honnêtement, essayer de prendre soin les un-es des autres, mettre en commun nos rapports à l'argent, aux choses matérielles, parler du futur et oser en tracer les lignes, faire des tentatives qui nous dépassent, partager des réflexions, penser ensemble avec les conséquences pratiques que cela implique, s'écouter vraiment et douter. Bref, se permettre de dessiner ensemble la forme de vie qui nous convient. En avoir peur parfois, et savoir se rassurer.

C'est un bout du monde où l'on peut (re)discuter de tout, et où la justesse des liens est une fin en soi. Où tout autre objectif est assujéti à ces deux principes. Évidemment, ce n'est pas la seule façon de vivre qui réponde à ces exigences relationnelles ; on peut préférer habiter seul-e et trouver un équilibre affectif qui donne autant de pouvoir sur sa vie ; il y a peut-être même des labos et des groupes de collègues où les relations ont ce degré d'autonomie par rapport aux contraintes professionnelles (et j'ai l'intuition qu'il y a une liberté dans la recherche qui rend cela bien plus possible que dans d'autres métiers). Mais je pense que dans le travail en général, et notamment lorsqu'on a grandi comme un bon élève, ce n'est pas évident de vivre des relations où l'on ne se sépare pas d'une partie de soi pour incorporer les prescriptions identitaires de l'institution. Et c'est tout de même fou qu'une telle quantité d'énergie, de temps, d'estime personnelle, d'attentes affectives soit aspirée là où les liens et la vie sont si peu autonomes et passent après toutes sortes d'objectifs

et de contraintes.

Je parle du travail en général parce qu'une bonne partie des personnes malheureuses, voire en franche dépression que j'ai rencontrées bloquées dans une thèse, un postdoc, une carrière de recherche, m'on présenté leur situation sous l'angle du dilemme public/privé, academia/industry. En se disant que quitte à être malheureux-se dans le travail, autant pouvoir se lever à n'importe quelle heure. Je pense qu'il y a un énorme aveuglement idéologique dans le fait d'aplatir ainsi la complexité de l'espace des formes de vie souhaitables sur quelque chose qui tient en deux options à la fin d'un quizz d'orientation. C'est croire en la nécessité existentielle d'une carrière.

Il y a de nombreuses raisons de travailler : remplir le temps, rassurer son estime personnelle, se donner une identité sociale, contribuer à une fin qu'on trouve bonne... et évidemment avoir de l'argent. Mais c'est possible aussi de travailler sans que des choses aussi fondamentales que l'estime de soi ou l'identité n'épousent aussi fortement le temps qu'on y passe. Ou de ne pas travailler, au moins un moment, par exemple tant que le chômage existe. Ou en s'organisant à plusieurs pour répondre aux besoins matériel, et relâcher un peu la nécessité individuelle du travail. Il y a des choses à inventer, ça tombe bien il paraît que les chercheur-es savent faire ça ! Évidemment, il y a des structure mentales et des imaginaires sociaux qui ne rendent pas ça facile. Mais si un monde qui brûle et une époque où les inégalités de richesse et de pouvoir n'ont jamais été aussi élevées peuvent avoir quelque chose de positif, c'est au moins de nous défaire des scrupules à transgresser quelques croyances bourgeoises pour vivre des existences qui nous semblent plus justes, plus riches, moins dissonantes.

Pour s'endormir, il fallait un entraînement que je n'avais pas encore. Ici, on enjambait les dormeurs, on leur rampait dessus, on les utilisait comme supports pour poser des objets en tout genre – assiettes, cendriers, journaux, etc. Le magnétophone, comme trois des douze lampes murales, restait toujours allumé, et à n'importe quelle heure de la nuit, il y avait toujours quelqu'un qui fumait, lisait, buvait du café ou du thé, prenait une douche ou cherchait un slip propre, écoutait de la musique ou, tout simplement, se baladait. Quand on était habitué au couvre-feu des Faisans, instauré à vingt et une heures pétantes, ce nouveau régime n'était pas facile à supporter. Cependant, je faisais de mon mieux pour m'y adapter. Car vivre dans ce groupe méritait bien quelques efforts ; ici, chacun faisait ce qu'il voulait, quand il le voulait, et y consacrait tout le temps qu'il jugeait nécessaire.

La maison dans laquelle, *Mariam Petrosyan*

J'ai beaucoup écrit au passé dans ce texte, c'est surtout un effet de style. La trajectoire évoquée ici se poursuit et j'en suis très heureux ! En ce moment je retravaille. J'étais curieux d'apprendre certaines choses, de voir de près un autre bout du monde. Les mécanismes de partage d'argent mis en place avec quelques ami-es me rassurent sur le fait de ne pas me retrouver piégé par sa nécessité matérielle.

Des directions de vie collectives me rassurent sur le fait de ne pas en dépendre existentiellement. Je laisse tranquillement le reste de la vie submerger le temps qu'il me prend.

Contact, commentaires, partages, insultes, questions : courantdair@riseup.net